



La patrie d'origine de Christophe Colomb : jeux et enjeux d'une controverse (1892-1930)

David Marcilhacy

► To cite this version:

David Marcilhacy. La patrie d'origine de Christophe Colomb : jeux et enjeux d'une controverse (1892-1930). Bulletin d'histoire contemporaine de l'Espagne, 2013, 48, p. 221-237. <hal-03830957>

HAL Id: hal-03830957

<https://hal.science/hal-03830957v1>

Submitted on 26 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

La patrie d'origine de Christophe Colomb : jeux et enjeux d'une controverse (1892-1930)

David MARCILHACY – Université de Provence

La polémique autour de la prétendue origine espagnole du Découvreur, apparue entre 1898 et les années 1920, illustre la force du mythe que renferme cette figure pour le nationalisme espagnol. Au-delà de la réfutation de sa patrie génoise, l'hispanisation de Colomb a contribué à créer un véritable héros national pour l'Espagne de la Restauration.

Mots-clés: Christophe Colomb – Nationalisme – Espagne de la Restauration – Hispano-américanisme – Race hispanique

La patria de origen de Cristóbal Colón: juegos y resortes de una polémica histórica (1892-1930)

La polémica sobre el supuesto origen español del descubridor, que se desarrolló entre 1898 y los años 1920, ilustra la fuerza del mito que encierra esta figura para el nacionalismo español. Más allá de la refutación de la patria "genovesa", la hispanización de Colón participó en la creación de un verdadero héroe nacional para la España de la Restauración.

Palabras claves: Cristóbal Colón – Nacionalismo – España de la Restauración – Hispanoamericanismo – Raza española

The original fatherland of Christopher Columbus: competition and stakes in an historical controversy (1892-1930)

The controversy about the alleged spanish origin of the discoverer, which lasted between 1898 and the 1920s, illustrates the power of this mythical figure for the spanish nationalism. Beyond the questioning of his genovese fatherland, the hispanization of Columbus helped to build a genuine national hero for Spain during the Restoration.

Key-words: Christopher Columbus – Nationalism – Spain of the Restoration – Spanish Americanism – Hispanic Race

*

La figure de Christophe Colomb, indissociablement liée à l'épopée de la Découverte de l'Amérique, est au cœur de l'imaginaire occidental. Les nombreuses zones d'ombre qui recouvrent la vie du célèbre navigateur aussi bien que la gestation de son projet, entretenues tant par l'Amiral lui-même que par ses biographes contemporains, ont contribué à forger un héros mystérieux autour duquel est née, au fil des siècles, la « légende colombine »¹. La

¹ À l'occasion du 5^{ème} centenaire de sa mort, plusieurs ouvrages ont été publiés sur Christophe Colomb, et tous abordent le mystère qui entoure ses origines. Voir notamment ARRANZ MÁRQUEZ, Luis, *Cristóbal Colón: misterio y grandeza*, Madrid, CEPC, 2006 (en particulier p. 93-110); MARTÍNEZ SHAW, Carlos, et PARCERO TORRE, Celia María (coord.), *Cristóbal Colón*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 2006 (en particulier p. 381-398); VARELA, Consuelo, *Cristóbal Colón. De corsario a almirante*, Barcelona, Círculo de Lectores, 2006.

question de ses origines, de sa naissance et des conditions de son exploit a très tôt fait surgir parmi les historiens toute une série de controverses, qui ont atteint leur acmé au XIX^e siècle, en plein romantisme historique. La patrie d'origine du Découvreur a donné lieu à toutes sortes d'hypothèses : il a été tour à tour ligure ou simplement génois, mais aussi catalan, portugais, corse ou galicien, avant que ne s'impose la théorie génoise².

L'historiographie espagnole s'empara de la question au moment du IV^e Centenaire de la Découverte de 1892, quand apparut l'hypothèse de l'origine espagnole de celui qu'on voulait célébrer comme un modèle national. Cette supposition ne manqua pas de déclencher dans les milieux scientifiques et politiques de la Péninsule ibérique une vive polémique, dont le retentissement s'étendit aux pays latins et même à l'Amérique. La littérature dense qui vit le jour à cette occasion traduit tout autant le plaisir du débat contradictoire que les problèmes de fond que la controverse soulevait. Pendant près de quarante ans, jeux et enjeux se conjuguèrent, si bien que la question fit l'objet des plus amples investigations et des joutes verbales les plus acérées.

Support d'un imaginaire et d'une geste fortement convoités, la figure de Colomb doit être ici considérée comme un « personnage-prétexte », pour reprendre l'expression de l'historien Antonio Cánovas del Castillo³. Objet d'une lice déjà ancienne où s'affrontaient des positions philosophiques et politiques ayant finalement peu à voir avec son exploit, le Découvreur fut l'objet de controverses qui dépassaient sa personne et son rôle historique : sa figure, et la mémoire qui en fut transmise, condensait en réalité toute une série de questions d'ordre historique, religieux, politique et diplomatique. Après le rappel des thèses en présence et de la chronologie de la polémique autour des origines du Découvreur, nous mettrons donc en perspective le contexte idéologique espagnol et les enjeux internationaux de l'époque.

*

1. « Une longue controverse, une vive polémique et une dispute acharnée, non encore tranchée par un jugement définitif, voilà ce à quoi s'emploient les historiens de Colomb au sujet du lieu précis de sa naissance » (Francisco Rafael de Uhagón⁴)

La nebulosa de Colón, c'est par ce titre que l'historien Cesáreo Fernández Duro résumait en 1890 l'état de la question concernant l'illustre Découvreur, qui n'avait cessé d'exercer une fascination sur les auteurs s'y étant intéressés⁵. Dans l'Espagne du XIX^e siècle, un des genres historiographiques qui nourrissaient la conscience nationale en phase de construction était celui de la biographie. De nombreuses monographies furent ainsi consacrées à des personnages illustres comme le Découvreur de l'océan Pacifique, Vasco Núñez de Balboa, ou l'historien et missionnaire Bartolomé de Las Casas. Christophe Colomb faisait partie de ces « Espagnols célèbres » dont on traçait la vie et l'œuvre, le plus souvent pour les exalter.

² Sur ces différentes hypothèses, on se reportera à l'article de GARCÍA CÁRCEL, Ricardo, « ¿Dónde nació Cristóbal Colón? », *Clío. Revista de historia*, n°55, 2006, p. 18-19.

³ CÁNOVAS DEL CASTILLO, Antonio, « Criterio histórico con que las distintas personas que en el Descubrimiento de América intervinieron han sido después juzgadas », *El Continente americano: conferencias dadas en el Ateneo de Madrid sobre el Descubrimiento de América*, Madrid, Establecimiento Tipográfico «Sucesores de Rivadeneyra», 1892-1894, vol. 1, p. 10.

⁴ « Larga controversia, animada polémica y empeñado pleito, aún no fallado por sentencia firme, vienen sosteniendo los historiadores de Colón acerca del lugar preciso de su nacimiento », in UHAGÓN, Francisco R. de, *La Patria de Colón según los documentos de las Órdenes Militares*, Madrid, Fernando Fe, 1892, p. 7.

⁵ FERNÁNDEZ DURO, Cesáreo, *Nebulosa de Colón según observaciones en ambos mundos*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1890.

Pourtant, dans le cas du navigateur génois, c'est bien l'énigme qu'il constituait qui concentra toute l'attention. Tous ses biographes contemporains – son propre fils Fernando Colón, Gonzalo Fernández de Oviedo et Pietro d'Angleria pour n'en citer que quelques-uns – soulignèrent la difficulté à retracer ses origines, à dresser son portrait ou à définir ses contours psychologiques. Faute de témoignage écrit où l'Amiral se fût livré, ils en furent réduits à une évocation imprécise d'un passé à bien des égards obscur et problématique. Une incertitude constitutive – originelle faudrait-il dire ? – que résuma un conférencier devant l'association américaniste La Unión Ibero-Americana :

Nadie habla de la fecha de su nacimiento, ni del lugar donde esto ocurrió, ni de la iglesia donde recibió el bautismo. ¿No es esto extraño? Parodiando la frase del satírico D. Francisco de Quevedo,... puede decirse del nacimiento de Colón: "Sólo se sabe que no se sabe nada, y aun esto no se sabe de fijo, porque si se supiera se sabría algo"⁶.

Colomb, traité de visionnaire et de fou, de génie et de thaumaturge, fut l'inventeur de son propre mythe. Lorsque, dans son *Diario de a bordo*, il rappela aux Rois leur engagement à le nommer « Mayor de la Mar Océano y Visorrey y Gobernador perpetuo de todas las islas que yo descubriese y ganase », sa mégalomanie ne contribua pas peu à la construction d'une légende autour de sa personne. Tel est le terreau où, depuis le XVI^e siècle, biographes et historiens puisaient leurs informations, comme Tomás Rodríguez Pinilla le rappelait en 1884 :

Tradiciones palpablemente erróneas, cuentos semi-novelescos, mezclados aquí con hechos ciertos, allí con inducciones más o menos inverosímiles, han servido a biógrafos y a historiadores para darnos por historia un tejido de fábulas, que han envuelto en la mayor oscuridad esa parte de la vida del descubridor⁷.

Dans l'épopée savante qu'a constituée l'historiographie colombine au long des siècles, chaque élément susceptible d'interprétation fit l'objet d'une féroce bataille entre les différents érudits, certains de détenir en lui la clef du mystère. À cet égard, Jacques Heers, auteur d'une biographie qui fait référence sur le « Grand Amiral de la Mer Océane », évoque l'écheveau indémêlable que constituent toutes les péripéties de ces discussions⁸. Parmi elles, la querelle autour de son lieu de naissance supposé enflamma tout particulièrement les esprits.

Antonio Ballesteros Beretta, membre de l'Académie Royale d'Histoire, retrace dans une conférence donnée en 1919 l'historique de la controverse soulevée sur les origines de Colomb⁹. Le débat surgit à partir de 1892, quand le IV^e Centenaire de la Découverte remit le grand Navigateur au goût du jour dans les différents pays qui le fêtèrent, à commencer par l'Espagne, l'Italie et les États-Unis. Ces célébrations furent à l'origine de nouvelles recherches autour du Génois et de la Découverte : de nombreuses publications furent publiées dans ces trois pays, à commencer par la célèbre *Raccolta Colombiana*, œuvre monumentale commandée par la ville de Gênes pour fêter son héros¹⁰. Le problème des origines de Colomb n'avait jusqu'alors été que peu discuté. Tout au plus le siècle qui venait de s'écouler avait-il vu surgir l'hypothèse, longtemps défendue, d'un Christophe Colomb corse, que les Français soutinrent à grand renfort de publicité dans les années 1880. Dans l'ensemble, la thèse de

⁶ CABELLO LAPIEDRA, Xavier, « Pontevedra, cuna de Colón », *Unión Ibero-Americana*, Madrid, mai-juin 1924, p. 87-88.

⁷ RODRÍGUEZ PINILLA, Tomás, *Colón en España*, Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1884.

⁸ HEERS, Jacques, *Christophe Colomb*, Paris, Hachette, 1991, p. 19.

⁹ BALLESTEROS BERETTA, Antonio, « ¿Era Colón Español? », *Raza Española*, Madrid, octobre-novembre 1919, p. 36-41.

¹⁰ BELGRANO, Luigi Tommaso, et STAGLIENO, Marcello, *Raccolta Colombiana*, Rome-Gênes, Luigi Ferreri-Tip. Instituto Sordo-Muti-Tip. del Senato, 1892-1896.

l'origine italienne – qui prévalait depuis la Découverte – n'était guère sérieusement remise en cause.

Ballesteros Beretta reconnaissait alors le point d'inflexion du débat dans une conférence prononcée en décembre 1898, devant la Société Géographique de Madrid, par l'académicien Celso García de la Riega sur le thème : « Cristóbal Colón ¿Español? »¹¹. Cette conférence eut un immense écho : « Deslizábase la polémica sin apasionamientos, en puro terreno de serenidad científica, cuando un folleto convertido luego en libro enardecía los espíritus, entusiasmó a los unos, irritó a los otros y despertó general expectación »¹². Dans sa conférence, García de la Riega avançait la thèse d'un Colomb espagnol et juif, né en Galice dans la ville de Pontevedra, et qui aurait émigré en Italie en raison des troubles sanglants que connut la Galice vers le milieu du XV^e siècle. Cette thèse fit l'objet en 1914 d'une seconde publication, largement diffusée, sous le titre de *Colón español, su origen y su patria*, dans laquelle l'académicien développa plus amplement ses arguments, cherchant à démontrer l'origine hispano-sémitique de Colomb à partir de l'analyse détaillée de vingt-trois documents provenant des archives de Pontevedra.

À partir de 1910, la version de García de la Riega fut amplement diffusée, puisque toute une série de propagandistes espagnols ou latino-américains se chargèrent de la relayer. Dans la Péninsule, les défenseurs de la thèse galicienne redoublèrent d'efforts : on citera en particulier José María de la Riguera Montero, un notable de La Corogne ayant enseigné à l'université de Montevideo, mais aussi Prudencio Otero Sánchez, président du Casino de Montevideo et chaud partisan de la thèse galicienne, ou encore Ricardo Beltrán y Rózpide, de l'Académie Royale d'Histoire¹³. En association avec la Société Archéologique et la Commission « Pro Patria Colón » de Pontevedra, ceux-ci s'employèrent à combattre avec force la thèse de l'origine génoise du Découvreur, considérée comme un « dogme historique pétrifié », pour reprendre l'expression de Rafael Calzada. L'historien Ricardo Beltrán y Rózpide fit aussi sienne cette expression en dénonçant pour sa part un « dogme erroné ».

Cette remise en question d'une vérité historique jusqu'alors établie conduisit ces différentes institutions à réclamer en 1917 l'avis de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, susceptible de constituer un allié de poids – en termes de crédibilité scientifique et de notoriété – à même d'assurer la reconnaissance internationale à leur thèse. Dans le but d'examiner les documents sur lesquels s'était appuyé García de la Riega, l'Académie nomma successivement deux commissions composées d'historiens réputés comme Ramón Menéndez Pidal, Ángel de Altolaguirre y Duval ou Ángel Bonilla y San Martín. La seconde fut même chargée d'aller enquêter à Pontevedra, afin de vérifier et de valider les preuves avancées par García de la Riega, ce qu'elle tarda des années à faire ! Cette investigation, maintes fois repoussée, n'empêcha toutefois pas certains de ses membres de se prononcer contre la nouvelle théorie dans des opuscules, avant même d'avoir pu effectuer l'analyse des preuves.

Tandis que le débat prenait de l'ampleur, tant en Espagne que dans les pays de tradition latine, intervint un rebondissement : deux ouvrages parus en 1917 et 1918 réfutèrent point par point les arguments avancés par García de la Riega, et, plus grave encore, contestèrent l'authenticité des preuves utilisées¹⁴. Leurs conclusions, formelles, montraient

¹¹ GARCÍA DE LA RIEGA, Celso, *Cristóbal Colón ¿Español?*, Madrid, Fortanet, 1899.

¹² BALLESTEROS BERETTA, Antonio, « ¿Era Colón Español? », art. cit., p. 37.

¹³ BELTRÁN Y RÓZPIDE, Ricardo, *Cristóbal Colón y Cristoforo Colombo. Estudio crítico-documental*, Madrid, Imprenta del Patronato de Huérfanos de Intendencia e Intervenciones Militares, 1918 et *¿Cristóbal Colón genovés?*, Madrid, Imprenta del Patronato de Huérfanos de Intendencia e Intervenciones Militares, 1925 ; OTERO SÁNCHEZ, Prudencio, *España patria de Colón*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1922.

¹⁴ OVIEDO Y ARCE, Eladio, « Informe que presenta a la Real Academia Gallega de la Coruña sobre el valor de los documentos pontevedreses considerados como fuente del tema “Colón, español” propuesto primeramente por D. Celso García de la Riega y ahora renovado por sus continuadores », *Boletín de la Real Academia Gallega*, La

que les documents en question avaient été systématiquement retouchés. Les détracteurs de la théorie des origines espagnoles, à commencer par Ángel de Altolaguirre, trouvèrent là un solide fondement à leur incrédulité¹⁵. Pourtant, ces accusations de mystification ne clorent pas la discussion : les partisans des deux thèses furent plutôt galvanisés par ces nouvelles révélations.

2. « Des axiomes bons à aller au tapis »... « Des conceptions désastreuses »... « Des absurdités réduites à néant »... « Pas une théorie qui fasse mouche »... « Et puis quoi encore ?! » (Enrique Zas¹⁶)

La glose apparue autour de la patrie d'origine de Colomb tourna parfois au délire verbal, sans pour autant résoudre la question de fond. Car, il faut bien l'avouer, la controverse semblait se suffire à elle-même, se reproduisant sans discontinuer, malgré les évidences scientifiques. Il suffit de lire les titres qui ouvrent chacun des chapitres du brûlot rédigé par Enrique Zas en réponse à l'étude de l'académicien Ángel de Altolaguirre *¿Colón español?*, pour se rendre compte de la vivacité du débat et du plaisir à y prendre part. La lecture des articles de Zas indique dans quelle mesure la polémique pouvait devenir une sorte de jeu : la passion, les excès mêmes du langage, la contradiction érigée en dogme, les jeux de mots et les traits d'esprit plus ou moins mordants qui égrènent la centaine de pages de son livre sont bien plus éloquentes que les arguments – pourtant pléthoriques ! – qu'il nous livre. Sorte de jeu littéraire, voire de combat, vu l'emportement et la fièvre qui pouvaient s'emparer des débatteurs, la polémique tournait souvent à la bataille personnelle. Le réquisitoire que Zas adressa à son contradicteur de l'Académie Royale d'Histoire en est un bon exemple.

Si la tonalité des multiples ouvrages publiés à l'occasion de cette polémique n'était pas toujours aussi mordante, on retrouve chez nombre d'auteurs la trace d'un véritable plaisir du langage. Le genre littéraire de la controverse peut ainsi être assimilé, à la limite, à un divertissement. C'est bien l'impression que dégage la lecture de tels fragments :

Vivió hasta hace poco en la antiquísima Pontevedra, ciudad bloqueada orgullosamente de bellezas, un anciano de frente apostólica y barba fluvial. Su vejez terminó escudriñando papeles, legajos y escrituras, de aquellos famosos siglos del reinado de la Gran Isabel, imagen culminante para la posteridad eterna¹⁷.

Amado Nervo, lui-même décédé au moment de la parution de cet article, dressait ici un portrait plutôt coloré du publiciste espagnol Celso García de la Riega, à l'origine de la querelle sur le lieu de naissance de Colomb qui déclencha tant de passions et de causticité.

Au cours des années dix et vingt, cette discussion – d'ordre scientifique, au départ – dépassa largement les cercles érudits et passionna un large public, en Espagne comme à l'étranger. La revendication de la paternité du Découvreur finit par constituer un enjeu national, comme nous le prouve l'écho qu'elle trouva dans la presse, tant généraliste que spécialisée ou régionale. La meilleure illustration en est le concours ouvert par le grand

Corogne, octobre 1917, p. 25-58 ; SERRANO Y SANZ, Manuel, *Orígenes de la dominación española en América*, Madrid, Bailly Baillière, 1918.

¹⁵ ALTOLAGUIRRE Y DUVALE, Ángel, *¿Colón español? Estudio histórico-crítico*, Madrid, Imprenta del Patronato de Huérfanos de Intendencia e Intervención Militares, 1923 ; BONILLA Y SAN MARTÍN, Ángel, *Los mitos de la América precolombina, la patria de Colón y otros estudios de historia hispanoamericana*, Barcelona, Editorial Cervantes, 1923.

¹⁶ « “Pulverizando axiomas”... “Conceptos desastrosos”... “Anulando absurdos”... “Ni una en el clavo”... “¡Adelante!” » , in ZAS, Enrique, *Sí... ¿Colón Español! Refutación al folleto ¿Colón español? publicado por don Ángel de Altolaguirre y Duvalé, individuo de número y censor de la Real Academia de la Historia*, La Havane, Rambla, Bouza y Cía, 1924.

¹⁷ NERVO, Amado, « La teoría de “Colón, gallego”. Mi voto por ella », *Unión Ibero-Americana*, Madrid, août 1920, p. 30.

quotidien conservateur *ABC* auprès des lecteurs, afin de prouver l'origine espagnole de Colomb. L'initiative de son directeur fut formalisée le 1^{er} août 1926 :

Cree el diario madrileño *ABC* – de acuerdo con lo afirmado por ilustres escritores nacionales y extranjeros – que el insigne navegante descubridor del Nuevo Mundo, Cristóbal Colón, era español y gallego. Para que pueda ser demostrado, ha abierto un concurso con patriótica finalidad.

Et pour toucher le prix, qui fut fixé à 50 000 pesetas, une somme conséquente pour l'époque, les candidats devaient répondre à deux questions pour le moins biaisées :

- a) ¿Puede afirmarse que Cristóbal Colón, el descubridor del Nuevo Mundo, era español?
- b) ¿Puede afirmarse que Cristofforus Columbo, nacido en Génova, e hijo de Dominicus, fue descubridor del Nuevo Mundo?¹⁸

Par ce concours, on comprend que la nationalité de Colomb n'intéressait plus seulement le monde des historiens, mais aussi quantité de journalistes et intellectuels, soucieux de réaliser une œuvre « patriotique », pour reprendre le qualificatif employé par la rédaction d'*ABC*.

Alors que la presse nationale s'était à son tour engagée dans la polémique, le gouvernement de Miguel Primo de Rivera, inquiet de l'ampleur prise par le débat et de ses dommages potentiels en termes de relations diplomatiques, souhaita clarifier la situation et demanda à l'académie d'émettre un avis sur le sujet, achevant de la sorte la politisation du débat. Enjoins par le pouvoir à se prononcer, le 7 juin 1928 les membres de la commission chargée d'analyser les documents de García de la Riega rendirent en ces termes leurs conclusions, qui furent approuvées par l'Académie Royale d'Histoire dans sa session du 19 octobre : « Los citados documentos, en lo que se refiere a los lugares alterados, carecen absolutamente de valor y no es posible, por tanto, admitirlos como fundamento ni en apoyo de una seria investigación histórica »¹⁹. Ce rapport mit un terme à la théorie avancée par cet auteur trente ans après sa première divulgation. Néanmoins, un des membres de ladite commission, Ricardo Beltrán y Rózpide, différait dans ses conclusions, estimant ainsi, à partir des indices relevés et des conjectures établies, que Colomb n'était pas né à Gênes mais sur la côte occidentale de la Péninsule ibérique.

Prospérant de 1898 à 1928, la thèse de García de la Riega eut la vie dure, en dépit des nombreuses résistances qu'elle suscita, en Espagne et à l'étranger. Sans doute soucieuse de ne pas s'exposer au ridicule et de ménager les relations de l'Espagne avec l'Italie mussolinienne, l'Académie Royale d'Histoire sut finalement se montrer mesurée et rigoureuse dans ses analyses et ses jugements, tournant le dos aux ardeurs partisans et refusant de subordonner la vérité scientifique aux intérêts politiques que ne manqua pas de susciter cette controverse. Même si elle tendit à s'essouffler à partir des années trente, la question de la patrie d'origine ne fut pas pour autant définitivement tranchée. La théorie galicienne fut bientôt relayée par une autre hypothèse qui faisait de Colomb un marin d'origine juive et catalane. C'est ce qu'affirma en 1927 le Péruvien Luis de Ulloa, lequel rattachait le Découvreur à la famille des Colom, d'origine juive ou du moins *conversa*, qui aurait quitté la Catalogne et se serait installée à Gênes avant la naissance de Cristófor. Ses livres eurent un très grand succès, en

¹⁸ « ¿Cuál es la verdadera nacionalidad de Cristóbal Colón? », *Unión Ibero-Americana*, Madrid, octobre-décembre 1926, p. 313.

¹⁹ *Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, tome XCIII, cahiers I-II, juillet-décembre 1928, p. 39-57. En 1929, une nouvelle commission composée de chercheurs indépendants confirma le rapport de l'Académie : *Informe sobre algunos documentos utilizados por don Celso García de la Riega en sus libros «La Gallega» y «Colón español»*, Madrid, Tipología de la Revista de Archivos, 1929.

Espagne et à l'étranger, si bien que des livres d'histoire et des encyclopédies furent même révisés à partir de ces nouvelles données²⁰.

À l'évidence, la controverse sur la patrie de Colomb n'avait pas que des implications d'ordre purement scientifique. Ce sont précisément ses enjeux symboliques qui expliquent sa longueur et sa vivacité et qu'il nous faut à présent aborder.

3. « Quand bien même disparaîtrait la civilisation, à laquelle nous avons tant rendu service avec la Découverte, les noms de Colomb et de l'Espagne, unis par des liens indissolubles, subsisteraient pour l'éternité » (Antonio Cánovas del Castillo²¹)

L'année 1898 vit coïncider la perte des dernières colonies, Cuba, Porto Rico et les Philippines, et le début de la revendication espagnole de Colomb, avec la conférence de Celso García de la Riega. Ce dernier n'attribuait pas cette troublante simultanéité au hasard, mais bien plutôt à la Providence :

En verdad, resulta a primera vista tristemente irrisorio el hecho de que la desaparición de nuestro dominio en las Indias occidentales coincida con la revelación de fundamentos para presumir que el ínclito Cristóbal Colón fue español ; pero, ¿quién alcanza a conocer los propósitos de la Providencia?²²

Derrière la question rhétorique, se dissimule une certitude : la concomitance entre les deux événements est pleine de sens. Elle indique que le moment était venu pour l'Espagne de revendiquer son œuvre colonisatrice, et avec elle sa présence – sinon militaire et politique, du moins spirituelle – en Amérique. Cet élan, significativement entamé en 1892, à l'occasion du IV^e Centenaire de la Découverte, marqua le début du mouvement de rapprochement entre l'Espagne et ses anciennes colonies : la polémique se développa ainsi en parallèle à l'essor de l'hispano-américanisme, tandis que la Péninsule affrontait une grave crise identitaire.

Ébranlées par le « Désastre » colonial de 1898 et plongées dans un contexte de profond malaise national, les élites de la fin du XIX^e siècle s'interrogèrent sur les capacités qu'avait l'Espagne à participer à la vie moderne. Le spectre d'une nation malade assombrissait tous les domaines : militaire bien sûr, mais aussi politique, économique et culturel. Le pays, incapable de rayonner quand les autres puissances européennes étaient en plein essor et constituaient d'immenses empires coloniaux, se replia sur lui-même et procéda à une introspection aussi courageuse qu'inhibante. Enclins à interpréter la défaite de 1898 comme une preuve de décadence nationale, les intellectuels régénérationnistes recherchèrent dans la véritable essence de l'Espagne les énergies susceptibles de la redresser. Il était naturel de se retourner vers ce qui avait constitué la période la plus prestigieuse de l'histoire nationale, c'est-à-dire l'Espagne impériale de Charles Quint et Philippe II, même si c'est sans doute précisément cette démesure qui portait en elle les germes de son futur déclin. Dans cet élan vers le passé hispanique, la colonisation et l'Amérique prirent tout d'un coup une importance fondamentale : à travers la découverte du Nouveau Monde, ce n'était pas seulement l'Amérique moderne qui était née, mais également l'Espagne. Après l'émancipation de l'essentiel des colonies, les célébrations de 1892 correspondirent donc à une réappropriation symbolique de ce continent, mais aussi à la redécouverte de l'Espagne elle-même à travers son épopée américaine.

²⁰ ULLOA, Luis de, *Cristófor Colom fou català*, Barcelone, Llibreria Catalonia, 1927. Salvador de MADARIAGA reprit cette thèse quelque vingt-cinq ans plus tard : *Christophe Colomb (Christopher Columbus)*, Paris, Calmann-Lévy, 1952.

²¹ « Aun si pereciera la civilización misma, a la cual tanto servimos con el descubrimiento, los nombres de Colón y España, en indisolubles lazos unidos, vivirían eternamente », in CÁNOVAS DEL CASTILLO, Antonio, « Criterio histórico... », art. cit., p. 37.

²² GARCÍA DE LA RIEGA, Celso, *Cristóbal Colón...*, op. cit., p. 43.

À l'heure où les Républiques latino-américaines étaient plongées dans une effervescence nationaliste constitutive de leur nouvelle identité, il paraissait difficile aux publicistes espagnols les plus raisonnables de célébrer la conquête de l'Amérique et l'Empire colonial. On se contenta donc dans les festivités de 1892 d'une évocation quelque peu nostalgique des gloires passées, et l'on vit dans le legs hispanique outre-Atlantique un motif autorisant à se rasséréner. En effet, l'héritage que constituaient les traditions espagnoles, la langue castillane ou la religion catholique permettait d'assurer une certaine permanence de la civilisation hispanique – on ne parlait pas encore d'hispanité – en Amérique latine. Pourtant, afin de solenniser en lui-même l'événement qui était commémoré, on mit l'accent sur l'exploit de la Découverte et sur la figure de Colomb, qui fut au cœur des débats qui surgirent alors²³. Le IV^e Centenaire ne fut-il pas baptisé « Centenario de Colón y del Descubrimiento », mettant significativement sur le même plan l'événement fondateur de la modernité et son instrument historique ? Il aura fallu, par conséquent, près de quatre siècles d'« obscurité apocalyptique », pour reprendre les mots de Alejandro F. Rodríguez del Busto, pour que la figure de Christophe Colomb sorte de l'oubli à travers ces festivités²⁴. Mais quelle nouvelle aube annonçait la renaissance de ce « messie » ?

L'orientation des discussions cette année-là, mais aussi l'historiographie qui surgit à sa suite vers la fin du siècle, accordèrent à Colomb un net protagonisme qu'il convient d'interpréter. On peut considérer qu'à travers le Découvreur, l'Espagne se construisait un héros national, dont la valorisation se faisait du coup au détriment des autres acteurs de l'exploit. Marcelino Menéndez Pelayo ne s'y trompait d'ailleurs pas lorsqu'il affirmait que la figure de Colomb éclipsait toutes les autres. Cette personnalisation répondait aussi au besoin d'un emblème pour une nation encore en formation. Alors que la cohésion sociale et politique du royaume menaçait, et que la personne du roi ne pouvait guère prétendre fédérer qu'une minorité, il fallait au régime de la Restauration un symbole unitaire à même d'incarner la nation : Christophe Colomb fut le héros national retenu, et le 12 octobre choisi comme date mémorable²⁵. Alors que le romantisme avait laissé en Espagne comme ailleurs un goût immodéré pour les grands hommes et pour les épopées fondatrices, le pays trouvait en Colomb et en son œuvre civilisatrice et chrétienne un motif plus que noble. Porté comme un étendard du catholicisme, Colomb représentait par son parcours personnel une figure tutélaire, un véritable emblème national susceptible d'inspirer tous ses descendants dans leurs devoirs patriotiques.

C'est ainsi que Colomb en vint à personnifier à lui seul non seulement la Découverte, mais aussi ce que l'on a appelé – et l'expression fit longtemps fortune – la « *Raza hispana* ». Par ses qualités – songeons au soin tout particulier que l'on porta à cette époque à broser son portrait –, il représentait mieux que quiconque, ou que tout autre symbole plus ou moins désincarné, le « *genio* », c'est-à-dire le caractère espagnol : cette psychologie empreinte d'insoumission, d'énergie héroïque, d'austérité, d'exaltation spirituelle, d'abnégation même ! À ce titre, il est significatif que le premier numéro d'une revue éphémère qui vit le jour en 1926, *Figuras de la Raza*, et qui visait précisément à retracer la vie de ces héros nationaux, ait été entièrement consacré au personnage de Christophe Colomb. La rédaction s'y référait en introduction :

²³ Pour une appréhension globale des célébrations de 1892, voir BERNABEU ALBERT, Salvador, *1892: el Centenario del Descubrimiento de América en España. Coyuntura y conmemoraciones*, Madrid, CSIC, 1987.

²⁴ RODRÍGUEZ DEL BUSTO, Alejandro F., « España es la patria de Cristóbal Colón », *Unión Ibero-Americana*, Madrid, janvier-février 1924, p. 26.

²⁵ Voir, à ce sujet, SERRANO, Carlos, *El nacimiento de Carmen. Símbolos, mitos y nación*, Madrid, Taurus, 1999, p. 313-329, ainsi que MARCILHACY, David, *Raza hispana. Hispanoamericanismo e imaginario nacional en la España de la Restauración*, Madrid, CEPCC, 2010, p. 325-583. Du même auteur, voir aussi *Une histoire culturelle de l'hispano-américanisme (1910-1930) : l'Espagne à la reconquête d'un continent perdu*, Thèse doctorale, Dir. Paul Aubert et Serge Salaün, Paris III, 2006, p. 317-585 et 670-708.

[Esta revista recoge] a cuantos llenaron lugares de gloria en... la historia de nuestra estirpe que irradió por todo el orbe al conjuro de las hazañas de sus hijos y que dio vida y lustre a un numeroso grupo de pueblos a los que hoy ya se les vislumbra un esplendoroso porvenir²⁶.

Colomb figurait donc au premier rang de ces « fils » qui avait offert par leurs exploits un rayonnement universel à l'Espagne. À travers sa résurrection, il semble bien que l'on assiste à la renaissance de la *Raza* toute entière, qui reconnaissait opportunément dans le marin aux origines mystérieuses un de ses enfants.

4. « Un parricide historique » (Enrique Zas²⁷)

Colomb, nous le voyons, acquit alors le statut de père fondateur de la Nation. Enrique Zas sous-entendait la même chose lorsqu'il accusait avec sa verve habituelle Ángel de Altolaguirre – pourfendeur de la thèse galicienne – d'authentique « parricide ». Ce statut de père symbolique attaché au Découvreur insère la polémique sur ses origines dans une nouvelle problématique, celle de l'ascendance et de la filiation dans la construction de l'identité. Dans la mesure où il s'agit d'une identité nationale, le problème de la nationalité du Père de la Nation apparaît fondamental, même s'il est un peu anachronique de parler de nationalité dans les mêmes termes pour l'Europe des XV-XVI^e et XIX^e siècles, la réalité que recouvrait cette notion étant fort différente entre les deux époques. Pourtant, suivrons-nous Antonio Gramsci lorsqu'il taxe d'inutile toute la littérature sur la patrie de Colomb, arguant du fait que la naissance de l'Amiral dans un lieu ou un autre de l'Europe a une valeur épisodique et fortuite ?²⁸ Certes, la nationalité qui prévalut fut celle du pays qui sut s'ouvrir à son projet et lui donna les moyens de le mener à bien, mais l'enjeu de la patrie d'origine n'était-il pas avant tout d'ordre symbolique ? Dans cette mesure, on comprend comment la question de la nationalité de Colomb put déclencher autant de passions. En effet, le problème de l'ascendance dans l'imaginaire collectif renvoie au besoin de s'inscrire dans une lignée. En ce sens, la recherche de paternité – symbolique – permettait d'inscrire le destin de la nation espagnole dans le temps, et dans l'Histoire. Dans le contexte de crise identitaire qui prévalait alors dans la péninsule Ibérique, les intellectuels étaient à la recherche de repères. Si l'Amérique latine, même décolonisée, pouvait permettre d'assurer à l'Espagne un rayonnement géographique, il leur fallait encore pouvoir l'inscrire dans une dimension temporelle : la lignée fondée par Colomb présentait une tradition et une origine bien opportunes. Or, l'existence d'une filiation et d'un héritage offre à une Nation un principe presque immémorial et la condition de sa pérennité. À travers Colomb, la Découverte fut considérée comme l'événement ayant le plus notablement contribué à construire la nation espagnole moderne.

Ce sentiment était d'ailleurs partagé par plusieurs Latino-américains hispanophiles, qui revendiquaient l'expression de *Madre Patria* pour évoquer l'Espagne, et qui voyaient en Colomb et Isabelle la Catholique les parents spirituels du continent. Citons l'exemple du discours prononcé en 1910 par Valentín Letelier, recteur de l'Université de Santiago du Chili :

No hemos de renunciar jamás al parentesco que nos une al Cid Campeador y a don Alfonso el Sabio, a Cervantes y a Quevedo, a Murillo y a Ribera, y mucho menos renunciar al parentesco que nos une al

²⁶ GUTIÉRREZ-RAVÉ MONTERO, José, « A modo de proemio », in *Figuras de la Raza*, Madrid, 12 octobre 1926.

²⁷ « Un histórico parricidio », in ZAS, Enrique, *Sí... ¡Colón Español!...*, op. cit., p. 11.

²⁸ GRAMSCI, Antonio, *Los intelectuales y la organización de la cultura*, Mexico, Juan Pablos Editor, 1975.

más grande de los españoles, al hijo inmortal de Pontevedra, a Cristóbal Colón, cuya nacionalidad española se acaba de comprobar documentalmente y de manera irrefutable²⁹.

Dans sa défense de l'héritage espagnol, le recteur n'hésitait pas à mettre sur le même plan les figures fondatrices de l'Espagne, et singulièrement de la Castille, et celle de Colomb, dont il revendiquait la paternité. Il faisait même de ce dernier « le plus grand des Espagnols » qui, par-delà les armes et la loi, les arts et les lettres, incarnait le mieux le legs hispanique.

Le problème de la parenté du Découvreur pouvait d'ailleurs être résolu. C'est tout le débat entre patrie naturelle et patrie spirituelle qui se développa alors, et dans lequel nombre de publicistes virent une issue satisfaisante. De fait, le choix d'un étranger comme symbole national n'était pas sans poser problème. Certains d'entre eux posèrent alors la question de la patrie du Découvreur sous une autre perspective. Admettant qu'il ait pu naître hors des frontières ibériques, ils virent en l'Espagne son pays d'adoption et en firent sa véritable patrie spirituelle. Luis Astrana Marín alla même plus loin, jouant sur l'ambivalence du terme « étranger ». Son raisonnement mérite d'être cité :

No es Colón de España; mas nada sin España hubiera sido Colón... Aquí vivió, aquí triunfó, aquí tuvo descendencia y aquí reposan él y los suyos [...]. ¿Qué patria puede prohijarle con mayores títulos que la nuestra, cuando él se expatrió de la suya? Esta es su patria espiritual, la que importa [...]. La verdadera patria es la que nos acoge... El Ideal de Colón fuimos nosotros quienes lo pusimos por obra, nuestra es su parte inmortal e imperecedora, aunque el barro mortal y frágil naciese en otro sitio. Así, no importa que haya nacido en un lugar de Génova, si nació para España. Reconozcamos pues que fue un extranjero: extranjero y extraño a todo el mundo, menos a España, cuando ofreció otro mundo más vasto y espacioso³⁰.

L'historien établissait ici une filiation symbolique avec l'Espagne : c'est elle, et elle seule, qui sut découvrir cet étranger, avant qu'il ne lui fasse découvrir tout un continent. C'est donc le fils adoptif qui devenait père fondateur. En se plaçant dans la postérité du Découvreur, l'Espagne faisait de la Découverte son mythe originel, et le caractère mystérieux de son auteur rendait cet événement plus sacré encore.

Enfin, la problématique de la filiation symbolique avait une autre dimension qu'il convient d'évoquer ici. Le fait de proclamer l'origine espagnole du Découvreur répondait aussi à une peur atavique de l'inconscient collectif : le risque d'une Espagne bâtarde. En effet, si l'ascendance du père de la patrie est douteuse, sa descendance peut être taxée d'illégitime ou d'impure. À l'heure d'une conception « raciale » des peuples, la question de la pureté de l'essence nationale dans la compétition que se livraient les grandes civilisations semblait fondamentale. À travers un Colomb génois, planait donc la menace de contamination de la *Raza* ou de l'hispanité (*i.e.*, l'identité nationale espagnole) par la latinité, représentée par l'Italie et la France. C'est pourquoi il apparut impérieux aux intellectuels du début du siècle d'inventer au Père de la Nation une ascendance symbolique : ce seraient l'Espagne et Isabelle, à la fois mères et protectrices du projet de Colomb et de la Découverte. On trouve là un renversement des relations de filiation : l'apparent paradoxe tient à ce que l'Espagne cherche à s'approprier cette figure, tout en s'en proclamant l'héritière. Colomb était à la fois père et fils de la Découverte et de l'Espagne.

Cette relation complexe avec les origines se retrouve d'ailleurs chez le Navigateur lui-même qui, au dire de ses biographes, préférait se présenter comme le fils de ses propres œuvres, ouvrant de la sorte la voie à toute une école qui le considéra Découvreur prédestiné. Resté discret sur ses origines familiales, Colomb demeure plus connu pour sa postérité que

²⁹ Cité par ENDARA, Benjamín, « Colón, español », *Cultura Hispano-Americana*, Madrid, janvier-février 1925, p. 38.

³⁰ ASTRANA MARÍN, Luis, *Cristóbal Colón. Su patria, sus restos y el enigma del Descubrimiento de América*, Madrid, Voluntad, 1929, p. 442-443.

pour son passé, qui reste problématique. Sans doute pour cette raison, les festivités de 1892 – qui, faut-il rappeler, précédèrent les révélations de García de la Riega – revendiquèrent son héritage plus que ses origines. Et cela, en la personne du Duc de Veragua, descendant de Christophe Colomb, qui fut mis en avant lors des célébrations : nommé vice-président du comité espagnol invité aux États-Unis, il fut accueilli avec tous les honneurs cette année-là à New York.

5. « La chiourme, apercevant la terre, / et voyant dans ce pilote un ange, / transmue sa fureur en un culte, / “Vive Colomb, Découvreur d’un monde” » (Duque de Rivas³¹)

À divers titres, l'Amiral de la mer Océane constituait donc un enjeu national. L'emblème qu'il représentait fit peu à peu l'objet d'un culte immodéré qui s'inséra dans le cadre d'une religion civile. Le terme de « culte » est récurrent concernant le Découvreur, et on le rencontre dans d'innombrables essais ou poèmes, comme celui du Duc de Rivas. Si l'on considère les manifestations culturelles et hommages historiques qui eurent lieu entre 1892 et 1930, on peut parler d'un véritable culte de la personnalité de Colomb, non exempt par moments d'un certain fétichisme. Sans forcément être identifiée à un ange envoyé par la providence divine, l'image du Découvreur fut généralement l'objet de louanges en Espagne. Cette révérence vis-à-vis de celui qui avait été choisi comme instrument de l'Histoire amena certains hispanistes de l'époque à publiquement regretter que le continent « né » à travers lui – l'Amérique – n'ait pas été baptisé de son nom. Forts de leur héros et du rôle de l'Espagne dans la Découverte, certains d'entre eux plaidèrent pour l'adoption d'une appellation plus favorable : « Colombinas, Colónida, Isabélica », ou encore « Hispánida », furent en vain opposées à la dénomination « América ».

Les autorités espagnoles instrumentalisèrent elles aussi la figure colombine, restée fort populaire dans l'opinion publique. La fin du XIX^e siècle et le début du siècle suivant correspondirent en Espagne à une période d'établissement, sur le modèle français, d'un rite patriotique destiné à ressouder une nation fragilisée. Le retard et la faiblesse du sentiment national par rapport au voisin transpyrénéen, associés à une société en proie à de graves déchirements, rendaient plus nécessaire encore l'instauration d'un culte civil qui canalise les ardeurs populaires. Dans ce cadre, Colomb fit l'objet d'une vénération aux relents nationalistes. Au-delà de la révision historiographique qui eut lieu à l'époque, quand de multiples ouvrages s'attelèrent à exalter sa vie et à prouver son hispanité – adoptive ou naturelle, nous l'avons vu –, ce sont toute une série de manifestations et de cérémonies plus ou moins solennelles qui écloront périodiquement dans la Péninsule. À commencer par le célèbre « *Día de la Raza* », fêté chaque 12 octobre, date anniversaire de la Découverte, et qui devint fête officielle à partir de 1918. C'était l'occasion chaque année de remémorer dans un rite bien cadencé l'épopée nationale de la Découverte et les gloires impériales passées. Le 12 octobre était aussi jour de dévotion mariale, puisqu'on fêtait la Vierge du Pilar de Saragosse, un autre symbole de l'Espagne. La religion civile qui fut alors instaurée n'excluait pas, à la différence de la France, toute référence au catholicisme, bien au contraire. Les discours entendus lors des cérémonies naviguaient en permanence entre l'éloge patriotique au père de la Nation et la dévotion affectée, sous forme d'action de grâce à la faveur divine. La forme même du culte n'était pas exempte d'une dimension sacrée, qui rappelait le caractère transcendant de l'entreprise colombine. Évêques et gouverneurs civils présidaient ainsi côte à côte les solennités dans chacune des provinces.

Entre les autorités politiques et la hiérarchie religieuse, la partition du 12 octobre semblait donc bien réglée. Cette fête était aussi l'occasion de processions au cours desquelles

³¹ « La chusma, que ve la tierra, / que ve en aquel piloto un ángel, / convierte la rabia en culto, / “Viva Colón, Descubridor de un mundo” ». L'épigramme est tirée du poème « *Memorias de un grande hombre* » (1837).

la société représentée allait déposer des gerbes de fleurs sous la statue érigée en hommage au Découvreur. Car le culte à Colomb passait aussi par une statuomanie qui vit naître partout des monuments en l'honneur du Grand Homme³². La première statue destinée à Colomb fut dressée à Barcelone, entre 1882 et 1888. Suivirent celle de Madrid, puis, dans la vague des réalisations de 1892, celles de Salamanque, La Rábida ou Grenade. La Galice revendiqua bien naturellement une statue pour celui qu'elle désignait comme son fils, et José María Riguera Montero, de La Corogne, alla même jusqu'à lancer dans les années 1910 une souscription publique afin d'élever des monuments à García de la Riega et Colomb à Pontevedra.

L'évocation de la statuaire révèle à quel point l'investissement du grand Navigateur avait une indéniable dimension régionale. Il n'est pas fortuit que les deux régions espagnoles qui « découvrirent » à l'époque leurs liens originels avec Colomb et revendiquèrent sa paternité soient la Galice et la Catalogne. Ce sont là deux berceaux d'un nationalisme périphérique alors en plein essor en Espagne, mais encore en mal de légitimité historique. Dans la controverse qui agita les esprits, nombre d'intellectuels et de notables locaux prirent de cette façon parti pour la thèse de l'origine la plus proche de leur terroir... ou de leur circonscription électorale. Il suffit pour cela de se plonger dans la multitude de discours prononcés lors de la célébration annuelle du 12 octobre, où tribuns et rhéteurs rivalisaient d'imagination pour magnifier la Découverte et s'approprier la gloire du « Grand Amiral de la Mer Océane », au nom de la « Race », de l'Espagne et de leur région propre.

6. « Une question de la première importance pour le prestige de notre race et pour la gloire de notre patrie » (José G. Paramos³³)

Il y eut donc bien une véritable récupération nationaliste de la figure de Colomb. Cette tendance ne fut pas exclusive de l'Espagne, du reste, puisque d'autres pays procédèrent à une même politique de nationalisation de la figure du Découvreur. C'est le cas de la France ou de l'Italie qui toutes deux soutinrent leur historiographie colombine par un projet de monument commémoratif. Si les Français crurent un moment à l'hypothèse de Calvi, la statue qu'ils voulaient y dresser dut attendre 1992 et le V^e Centenaire de la Découverte pour voir le jour. Il n'en a pas été de même en Italie où, dès 1862, Gênes put rendre son hommage au Navigateur par l'édification d'un monument. Les Italiens furent d'ailleurs très actifs dans cette bataille de symboles. Forts de leur prérogative historique, ils multiplièrent les initiatives rappelant aux yeux du monde la paternité italienne du Navigateur, sans qui jamais l'Espagne n'aurait découvert le Nouveau Monde. Car la revendication de la paternité de Colomb a toute une dimension internationale qu'il ne faudrait pas oublier. Pendant toute cette période, fut à l'œuvre une compétition internationale pour s'approprier, voire s'accaparer, cette figure. Les communautés italiennes établies en Amérique eurent un rôle essentiel dans ce dispositif. Elles essayèrent d'attirer les autorités nationales du pays d'accueil vers leurs propres festivités colombines, rivales du « *Día de la Raza* » claironné par les immigrants espagnols. Dans ce contexte, le gouvernement italien créa en 1923 à Rome l'Instituto Cristoforo Colombo, un organisme chargé de promouvoir le développement des relations avec les républiques latino-américaines principalement. Prenant la même année la direction des affaires en Espagne, le général Primo de Rivera ne tarda pas à mettre en place une politique extérieure espagnole bien plus offensive vis-à-vis de ses anciennes colonies.

Un autre signe de l'intérêt international suscité autour du personnage de Colomb fut le projet d'érection d'un phare monumental en son honneur sur la pointe de l'île de Saint

³² Sur ce point, voir REYERO, Carlos, « La iconografía de Colón », in MARTÍNEZ SHAW, Carlos, et PARCERO TORRE, Celia María (coord.), *Cristóbal Colón*, op. cit., p. 423-442.

³³ « Una cuestión que mucho interesa al prestigio de nuestra raza y a la gloria de nuestra patria », in PÁRAMOS, José G., *La verdadera patria de Cristóbal Colón*, Manille, Librería El Callejón, 1925.

Domingue. Parrainée par l'Union Panaméricaine, avant-garde de la politique impérialiste des États-Unis en Amérique latine, cette initiative conduisit à l'organisation d'un concours international en 1929. L'offensive nord-américaine sur le personnage de Colomb répondait à un imaginaire national américain qui voyait en Colomb l'archétype des nations issues du Nouveau Monde, un monde fait d'immigrants chrétiens ayant rompu leurs liens avec la vieille Europe par le mouvement des Indépendances. Dès lors, les Nord-Américains ne pouvaient pas laisser à la *Raza hispana*, et singulièrement à l'Espagne, le monopole de la figure colombine. À la « *Fiesta de la Raza* » répondit donc le « *Columbus Day* », ardemment défendu par les États-Unis. Le président Coolidge fut particulièrement offensif en la matière puisque, dans un discours formulé le 3 octobre 1924, il prononça un vibrant hommage à la place de Colomb dans l'histoire de l'humanité, prenant soin de gommer tout rôle de l'Espagne :

Probablemente de todos los grandes hechos que pueden atribuirse a un individuo aislado, el de Colón sería popularmente reconocido como el más prominente en la historia. (...) Era justo que un hijo de Italia hubiera sido señalado por el destino para este servicio ; que Italia, por tanto tiempo sede de la antigua civilización, pasara así la antorcha para iluminar una nueva era y un nuevo mundo³⁴.

En évacuant la moindre référence à l'Espagne dans la grande entreprise de la Découverte et de la Conquête du Nouveau Monde, le Président Coolidge choisit d'honorer l'Italie. Plus que de reconnaître la paternité génoise de l'Amiral, il s'agissait d'inscrire les États-Unis dans la continuité d'un héritage, celui de l'Empire romain, dont ils reprenaient opportunément le flambeau de la civilisation à l'aube d'une nouvelle ère de domination politique et militaire.

L'Espagne n'échappait pas à la rivalité internationale qui s'établit autour de la mémoire du Découvreur. En ce sens, le développement de la polémique sur les origines de Colomb répondait au souci espagnol d'affirmer à l'extérieur sa puissance, mais aussi son rôle en tant que nation civilisatrice dans l'histoire universelle. Il s'agissait d'obtenir une certaine reconnaissance internationale pour les services rendus à l'humanité. Ne pouvant que constater son retrait sur la scène politique internationale et doutant des capacités de la souche hispanique dans la compétition des « races », elle recourut à un passé colonial purifié de sa « légende noire » pour tenter de redorer son blason. La revendication des origines de Christophe Colomb s'inscrivait dans le même dispositif de divulgation internationale, d'où le rôle fondamental des communautés espagnoles installées à l'étranger. Depuis l'Amérique latine en particulier, elles firent la promotion d'un Colomb espagnol et gloire de la *Raza*. De nombreux émigrés espagnols soutinrent la théorie de García de la Riega, ce qui prouve l'engouement suscité par cette thèse outre-Atlantique. Parmi eux, Rafael Calzada, un Asturien résidant à Buenos Aires, ou encore le fougueux polémiste Enrique Zas, de La Havane³⁵. Tant à Cuba qu'en Argentine, zones soumises à une forte pression migratoire, il était essentiel de s'approprier le symbole colombin face à d'autres, en particulier les colonies italiennes installées dans la région du Plata. On mentionnera parmi ces dernières le Club Italia, une association de descendants d'Italiens installés en Uruguay, et qui se montra très actif pour défendre la paternité du Découvreur³⁶.

Constantino Horta y Pardo, un Espagnol résidant à Cuba, chercha quant à lui à réaliser le travail de divulgation le plus large possible de la thèse de García de la Riega. C'est dans cet esprit qu'il fit publier son livre à New York à 25 000 exemplaires. Ce faisant, il s'inscrivait

³⁴ « Mensaje del presidente de los Estados Unidos para el “Columbus Day” », *Unión Ibero-Americana*, Madrid, novembre-décembre 1924, p. 14.

³⁵ HORTA Y PARDO, Constantino, *La verdadera cuna de Cristóbal Colón*, New York, John B. Jonathan, 1912 ; CALZADA, Rafael, *La patria de Colón*, Buenos Aires, Juan Roldán, 1920 ; ZAS, Enrique, *Galicia, patria de Colón*, La Havane, P. Fernández, 1923.

³⁶ *El Club Italia y la nacionalidad de Colón. Exposición y documentos que muestran la nacionalidad genovesa del gran descubridor*, Montevideo, 1926.

dans une véritable bataille de propagande afin que les pays hispanophones remportent aux yeux du monde la gloire de compter parmi eux la patrie du Découvreur. Il ne s'en cachait d'ailleurs pas :

Nos dirigimos a los historiadores, publicistas, periodistas, cronistas, personas de cultura, paz y buena voluntad ; a la Iglesia, al Ejército, a la Marina, a las Academias y Sociedades de cultura, a las Universidades y Centros Docentes, a los iberistas y americanistas, para que, removiendo Cielo y Tierra, puedan gritar ante el mundo: ¡Colón nació en Galicia!³⁷

Ce publiciste cherchait donc à ce que son message soit relayé par toutes les institutions afin que le monde entier reconnaisse à la souche hispanique la gloire de porter la paternité du Découvreur. La prophétie rendue par Amado Nervo n'a pas d'autre sens : « Una asamblea internacional de científicos proclamará bienaventurado a Celso García de la Riega, y Galicia ocupará en la historia del Nuevo Mundo la presidencia de la gloria »³⁸.

Le sonnet que le poète cubain Próspero Pichardo publia le 12 octobre 1922, à l'occasion de la Fête de la Race, faisait référence à un besoin de justice : « Hoy el mundo, nimbado de justicia / pregona que Colón, marino y sabio /, tuvo su cuna en la viril Galicia »³⁹. C'est précisément le sentiment de pâtir d'une injustice qui rendit la polémique plus dramatique encore dans les pays hispanophones. La *Raza*, si souvent humiliée, ne pouvait tolérer cette nouvelle dépossession... Mais, encore fallait-il convaincre de la véracité de la thèse galicienne pour obtenir les honneurs de la communauté internationale. D'où l'initiative du journal *ABC* d'organiser un concours présidé par un « Tribunal arbitral international » afin de prouver de manière irréfutable la nationalité espagnole de Christophe Colomb. À travers ces différents exemples, on aura compris que le grand navigateur était devenu tout un symbole – à la fois trait d'union transatlantique et icône du rôle universel de l'Espagne – qu'il convenait à tout prix de nationaliser et de s'accaparer face à la concurrence des autres nations.

7. « L'étonnante danse des os du premier Amiral des Indes » (Luis Astrana Marín⁴⁰)

Pour terminer ce panorama des implications nationales de la controverse engagée autour des origines de Colomb, on évoquera une dernière querelle qui enflamma les historiens péninsulaires. En effet, à peu près à la même époque surgit une polémique autour du lieu où demeure enterrée la dépouille mortelle de Christophe Colomb⁴¹. Alors que l'on considérait partout que les restes du Découvreur insigne étaient gardés dans la cathédrale de La Havane, la découverte du prétendu tombeau de Colomb lors de travaux entrepris en 1877 dans la cathédrale de Saint Domingue mit le feu aux poudres. La trouvaille fut aussitôt divulguée et elle provoqua un grand émoi, aussi bien en Amérique qu'en Europe. La publication à Madrid, deux ans après la macabre découverte, du livre de Manuel Colmeiro, *Los restos de Colón*, traduit la dimension internationale que prit aussitôt l'affaire.

³⁷ HORTA Y PARDO, Constantino, *La verdadera cuna...*, cité par CABELLO LAPIEDRA, Xavier, « Pontevedra, Cuna de Colón », *Unión Ibero-Americana*, Madrid, mai-juin 1925, p. 69.

³⁸ NERVO, Amado, « La teoría de "Colón, gallego". Mi voto por ella », art. cit., p. 30.

³⁹ Cité par ENDARA, Benjamín, « Colón, español », art. cit., p. 38.

⁴⁰ « La rara danza de huesos del primer Almirante de Indias », in ASTRANA MARÍN, Luis, *Cristóbal Colón. Su patria, sus restos...*, op. cit., p. 489. L'épigraphie est tirée de la page 492. On retrouve aussi tous les détails de cette controverse dans l'article « Colón » de la *Enciclopedia Universal Ilustrada Europea-Americana*, Barcelona-Madrid, Hijos de J. Espasa-Espasa-Calpe, 1908-1930, t. 14, p. 227-229.

⁴¹ Sur ce thème, on consultera COLÓN DE CARVAJAL, Anunciada, « La polémica en torno a la sepultura de Cristóbal Colón », in VARELA MARCOS, Jesús, et LEÓN GUERRERO, María Montserrat (coord.), *Actas del Congreso internacional "V Centenario de la Muerte del Almirante"* (Valladolid 15-19 mai 2006), Valladolid, Universidad de Valladolid, 2006, vol 1, p. 371-384.

Pour bien comprendre la portée de cette nouvelle controverse, il convient de resituer la vénérable dépouille dans son contexte. Retraçant la pérégrination que connurent ses restes, Luis Astrana Marín s'amusa à évoquer « l'étonnante danse des os du premier Amiral des Indes » dans l'un de ses chapitres. Le premier mouvement semble faire l'unanimité, qui veut que l'Amiral ait été enterré à sa mort dans le couvent des Franciscains à Valladolid. Son frère Diego atteste qu'on transporta trois ans plus tard ses cendres à Séville. Elles furent ensuite exhumées en 1536 pour être transférées à Haïti vers 1541, à la demande de la veuve de Diego, María de Toledo. Le second mouvement est, quant à lui, plus cacophonique. La version officielle indique que, deux siècles et demi plus tard, alors que Haïti passa sous domination française, les cendres furent transportées à La Havane afin de rester dans le giron espagnol. Pour la même raison, elles furent rapatriées à Séville un siècle après, quand la « perle des Antilles » accédait à l'indépendance. Déposée dans la crypte de la cathédrale, l'urne funéraire était donc censée contenir les cendres du Découvreur. Mais l'authenticité de ces cendres fut mise en doute dans le dernier quart du XIX^e siècle, les Dominicains assurant qu'elles étaient restées à Saint Domingue et que celles qui avaient été emportées étaient celles de son fils Diego. L'Académie Royale d'Histoire espagnole statua en faveur de la thèse défendue par Colmeiro, à savoir que les restes conservés alors à La Havane étaient authentiques. Pourtant, la controverse passionna tous les contemporains et un grand nombre d'ouvrages virent le jour jusque dans les années 1930 pour argumenter en faveur de l'une ou l'autre des deux thèses. Toutes les armes furent bonnes dans cette nouvelle querelle, et l'on vit poindre du côté espagnol les accusations de falsification, de supercherie et de vol.

Au-delà de la question en elle-même, qui n'a toujours pas été tranchée définitivement, il convient de s'interroger sur la passion déclenchée par cette nouvelle polémique. Elle peut aisément être rapprochée de la discussion autour des origines du Navigateur. De fait, les enjeux que ces deux débats recouvraient ne sont pas si éloignés : en défendant la détention de la dépouille de Colomb, l'Espagne tentait de conserver pour elle la figure de Colomb. À défaut de sa paternité, c'est la postérité du Découvreur que l'on revendiquait désormais. L'Espagne, patrie d'adoption du marin génois, se devait d'être le lieu où il reste enterré. On peut dire que les révélations sur une possible erreur dans le déplacement des cendres eurent un effet dévastateur dans la société espagnole : cette possibilité fut vécue comme un véritable parricide, dans la mesure où la mémoire du Grand Homme, jalousement révérée par les Espagnols, fut comme profanée par cette découverte, et l'opinion publique s'en émut. Face à l'évidence scientifique quant à sa patrie d'origine, l'Espagne essaya d'en faire une récupération post-mortem, qui ne pouvait souffrir de contestation celle-là. Astrana Marín conclut ainsi la troisième partie de son ouvrage, consacrée aux restes du Découvreur :

Indisputablemente, los verdaderos restos de Colón descansan en Sevilla. Y esto demostrado, y proponiéndose los dominicanos erigir el Faro monumental a Colón, donde se encierran los que siguen teniendo por despojos del Almirante, fuera de desear una información oficial y completa en su sepulcro de Sevilla que, de una vez para siempre, dejara dilucidado este asunto y acabase con la más inocente de las supercherías, forjada en torno del Descubridor, que habiendo dado a la Humanidad un Nuevo Mundo, ni siquiera le dejan dormir tranquilo su último sueño⁴².

La polémique déclenchée autour des restes mortels de Colomb fut une autre façon de récupérer la gloire du Découvreur. Dans son argumentation, Luis Astrana Marín expliquait le transfert des cendres depuis Saint Domingue à La Havane par cette phrase : « Mas el Nauta se debía a los españoles, y descansaba en aquella tierra por haberla descubierto para los españoles. Los españoles, pues, no podían dejar a Colón abandonado en tierra extraña. Era su gran Almirante »⁴³. L'explication est très révélatrice de l'enjeu symbolique que représentait

⁴² ASTRANA MARÍN, Luis, *id.*, p. 499.

⁴³ *Ibid.*, p. 492.

pour les Espagnols le grand Amiral, tant sur un plan politique que sentimental. C'est en tant que véritable Père de la Nation qu'il est présenté et, en tant que tel, il ne pouvait être maître de sa propre personne, et encore moins abandonné à l'étranger. En ce sens, les destins du célèbre Navigateur et celui de l'Espagne semblaient indissociablement liés, et ce, par-delà la mort.

*

« **Après avoir sondé l'océan profond de la littérature colombine...** » (Luis Astrana Marín⁴⁴)

Notre plongée – pour reprendre l'image suggérée par l'historien Luis Astrana Marín – jusqu'au tréfonds de la controverse portant sur la patrie d'origine du Découvreur nous a conduits à envisager l'ensemble de la légende colombine. Cette polémique s'insère dans une longue tradition historiographique dont les implications sont scientifiques autant que politiques. La figure de Christophe Colomb dépasse le contexte purement érudit, et les discussions qui fleurirent autour d'elle passionnèrent les intellectuels aussi bien que l'opinion publique des différents pays concernés. La controverse qui opposa au tournant du siècle partisans et adversaires de la thèse génoise constitue un terrain où s'affrontaient plusieurs puissances impérialistes. Les différentes nations prenant part aux débats, à savoir l'Espagne, l'Italie, la France, les États-Unis ou l'Angleterre, étaient alors toutes en lutte pour acquérir – ou tenter de conserver – un statut de grande puissance sur la scène internationale.

Mais, dans ce domaine comme ailleurs, l'enjeu de cette polémique était avant tout d'ordre symbolique : à travers Colomb, c'est l'exploit de la Découverte dont on recherchait la paternité. L'acte fondateur de la modernité devenait ainsi un mythe originel dont l'instrument historique – tantôt présenté comme un héros, tantôt ramené à la plus triste condition – n'avait plus d'existence propre : converti en emblème, le Navigateur perdait toute individualité. Quelle importance, dans ce contexte, revêtait son lieu de naissance, puisque son destin était d'être un héros espagnol ?

La meilleure preuve que l'on puisse donner de l'importance symbolique de la figure colombine reste la longévité des différentes controverses suscitées autour de sa personne, de son aventure et de ses restes. Effectivement, frappante est l'actualité du débat sur Christophe Colomb, puisque sa personnalité, son nom, ses origines et sa vie demeurent encore aujourd'hui problématiques et font toujours l'objet de vifs débats. La figure du Découvreur est une combinaison de mystère et de controverses, qui continue de déchaîner les passions, bien que de façon moins aiguë de nos jours. Les signes les plus récents de l'attention portée à ce personnage émanent du monde entier : depuis le Phare monumental consacré à Colomb et érigé en République Dominicaine à partir de 1980, jusqu'à la publication italienne d'une *Nuova Raccolta Colombiana* en 1988. Les festivités du V^e Centenaire de la Découverte, en 1992, ont été elles aussi prétexte à une véritable « *colonmania* » un peu partout dans l'« Ancien » et le « Nouveau » Mondes⁴⁵. L'exemple le plus significatif restant assurément l'ultime rebondissement de la controverse sur le lieu de conservation de la dépouille mortelle du Marin. En juin 2003, les restes mortels présumés du Découvreur ont été exhumés de la cathédrale de Séville, afin que l'on procède à des analyses d'ADN. Les résultats, comparés à ceux de son frère Diego Colón, semblent indiquer que les précieuses cendres conservées à Séville soient bien celles du découvreur, même si l'hypothèse de Saint Domingue conserve

⁴⁴ « Después de bucear en el profundo océano de la literatura colombiana... », *ibid.*, p. 439.

⁴⁵ Voir MORENO, Sebastián, « El gran negocio de la Colonmania », *Tiempo*, Madrid, 25 mai 1992, p. 42-48. On lira également MARTÍNEZ SHAW, Carlos, « Colón visto en el siglo XXI », in VARELA MARCOS, Jesús, et LEÓN GUERRERO, María Montserrat (coord.), *Actas del Congreso internacional...*, op. cit., vol. 2, p. 453-468.

des défenseurs⁴⁶. Des tests similaires pourraient aussi contribuer à trancher le vieux débat sur les véritables origines de l'Amiral, qui lui aussi continue de faire couler l'encre.

Les nouvelles technologies sauront-elles mettre un point final à des siècles de polémique ? Si l'on peut supposer que les tests ADN permettront un jour de donner une réponse scientifique à la question des origines du célèbre navigateur, il est fort probable qu'ils ne cloront pas la légende colombine, tant la problématique qu'elle soulève dépasse la seule quête de la vérité historique.

⁴⁶ Les résultats demeurent partiellement contestés, du fait de la très faible quantité de cendres qui a pu être analysée. On attend par ailleurs toujours l'agrément du gouvernement dominicain pour procéder à l'analyse des cendres conservées sur l'île. Sur ce sujet, voir GARCÍA DE PAZ, José Luis, « El origen y la sepultura de Cristóbal Colón » et « El ADN de Colón », *Revista de arqueología del siglo XXI*, Madrid, , n°283, 2004, p. 14-33, et LORENTE ACOSTA, José Antonio, « Identificación genética de los restos de la familia de Colón », *Medicina balear*, n°22-1, 2007, p. 43-65.